Zeitschrift: Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Herausgeber: Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Band: 73 (1985)

Heft: [1]

Rubrik: Dossier : celles qui créent ou reprennent une entreprise

Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 27.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

CELLES QUI CREENT OU REPRENNENT UNE ENTREPRISE
MAITRESSES A BORD

Les femmes travaillant à leur compte restent encore peu nombreuses en Suisse : 29,5 % de l'ensemble dans le tertiaire, où on les trouve surtout à la tête de petites entreprises, mais seulement 8,4 % dans l'industrie et 0,52 % dans l'agriculture. Il faut donc saluer le courage de celles qui décident, contre vents et marées, de reprendre une affaire, ou d'en monter une de toutes pièces. C'est à quelques-unes d'entre elles que nous consacrons notre dossier de ce mois, sous la forme d'une galerie de portraits.

Un dossier qui, empressons-nous de le dire, ne veut rien démontrer, et surtout pas que la réussite est à la portée de chacune (non, il ne suffit pas de vouloir pour pouvoir !). Mais un dossier que nous espérons quand même tonique, à une époque où il n'est malheureusement pas toujours facile d'échapper à la tentation du misérabilisme.

ANNE : UNE PASSIONNEE DE LA COMMUNICATION

Imaginez un instant que vous soyez organisateur-e de spectacles, que vous ayez vendu tous les billets pour une soirée et qu'au dernier moment, un des artistes déclare forfait. Situation plutôt embarrassante, non ? Vous pouvez bien sûr rembourser les billets. Mais depuis peu, vous pouvez aussi appeler une boite spécialisée à Genève. Anne Biéler, qui en est à la fois la tête, les bras et les jambes, vous tirera d'affaire en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire.

A notre question de savoir pourquoi elle s'est lancée dans la promotion et la diffusion de spectacles, elle nous répond que c'est un peu par hasard, un peu par nécessité, un peu...

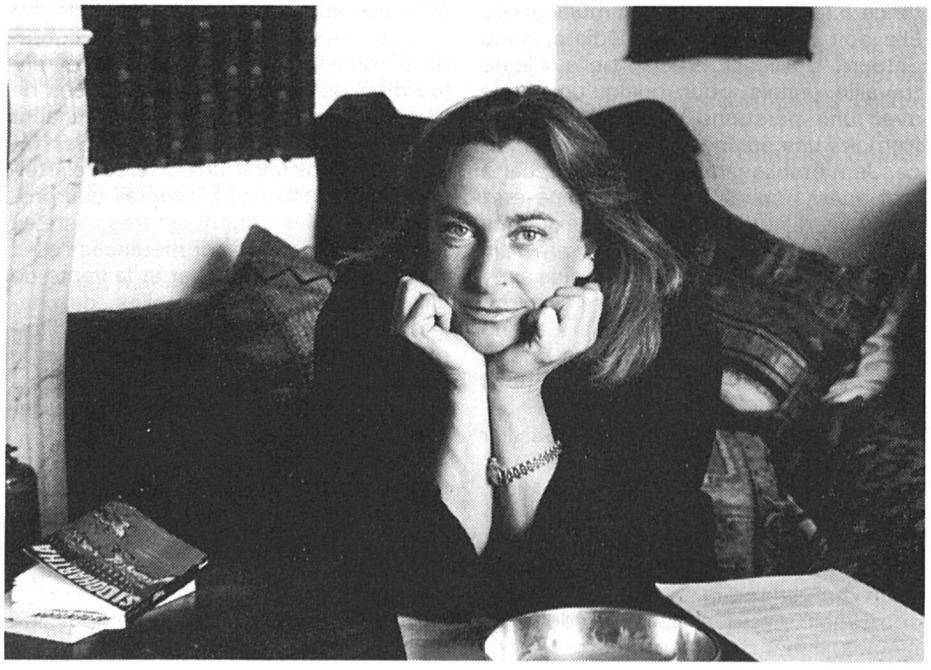
« En fait, je me suis trouvée dans la situation-type de toute une génération de femmes qui ont lâché leurs études pour le mariage et qui tentent une réinsertion professionnelle à quarante ans. Banal, sans doute, mais pas facile, d'autant plus que j'avais vécu douze ans à l'étranger, mariée à un diplomate suisse et qu'il m'était évidemment interdit d'exercer une activité professionnelle. Quand je suis revenue à Genève, j'ai commencé par faire des remplacements au collège. J'ai même ouvert la première classe d'accueil au collège Sismondi. Mais voilà, sans licence, pas de nomination possible. J'ai donc été confrontée à un choix précis : soit je reprenais mes études pour continuer d'enseigner, soit je partais dans une autre direction. »

Anne Biéler opte finalement pour la deuxième solution. Elle a le sentiment qu'en retournant à l'université, elle dévaloriserait son propre vécu, qu'elle le renierait un peu : « Nous sommes très nombreuses à avoir appris la vie sur le tas et à mes yeux, cette connaissance-là est aussi importante que celle qui est sanctionnée par les diplômes. Je refuse d'adhérer à un discours qui valorise et officialise un seul type de formation. »

Anne Biéler quitte l'enseignement en juin 1983 et travaille pendant quelques mois dans une agence de publicité. Bientôt, c'est le chômage, avec son cortège d'angoisses, de stress et surtout d'humiliations : « Il faut dire qu'avant d'en arriver là, j'avais fait antichambre dans tous les bureaux de placement. C'était atroce, car en acceptant ce système, je reconnaissais que j'étais arrivée au bout de mes possibilités. Alors, j'ai fait le point. Très indépendante, j'ai compris que je ne pourrais plus aller mendier un emploi chez qui que ce soit. Il ne me restait donc plus qu'à me boucher le nez et plonger... »

Ce qui intéresse Anne Biéler, c'est la culture, mais surtout la communication, la transmission de la culture. Les artistes, pense-t-elle, n'ont pas tous le moyen de s'exprimer, car il faut un certain culot et une assurance folle pour pro-

Photo Helena Mach



mouvoir son propre spectacle. Elle décide donc de se charger de ce travail : « Dans le domaine culturel, on a besoin de gestionnaires, d'organisateurs. On a besoin de gens qui gardent une certaine distance face au spectacle. »

En démarrant, la jeune organisatrice se doute bien que la culture ne nourrit pas son « homme », aussi n'y consacre-t-elle qu'un tiers de son temps. Parallèlement, elle se lance dans d'autres activités, publicité, confection de brochures et d'affiches, organisation d'un cycle de conférences sur l'analyse transactionnelle à Villars, etc. : « Je ne fais pas de prospection, les demandes affluent sans que je les sollicite directement. Au début, j'ai parfois accepté des travaux dans des domaines où je ne me sentais pas vraiment efficace. Expérience faite, je sais que je dois refuser certaines demandes, les diriger ailleurs. »

— En quoi consiste votre travail d'une manière très concrète ?

« Je prépare des dossiers de presse pour les artistes dont je m'occupe et je les envoie à des organisateurs de spectacles, de festivals, etc. Je constitue également un fichier comprenant les lieux où il se passe quelquechose, que ce soit en France profonde, au Jura ou en Valais ; je répertorie aussi les personnes susceptibles d'engager un artiste, etc. C'est un travail de fourmi, qui va s'étendre sur bien des années.

J'envisage maintenant de développer tout ce tiers culturel qui me passionne, de suivre des troupes, d'organiser des tournées. Mon histoire se compose d'une foule de petits riens, de petits détails. Je suis en plein dans la communication et j'adore ça. Les résultats sont là, palpables. »

Communication, quand tu nous tiens... Anne Biéler attache une immense importance à la qualité de la communication. Elle doit être directe, immédiate, sans détours. D'ailleurs, précise-t-elle, « je ne travaille jamais pour quelqu'un, mais avec une personne déterminée. Nous formons une équipe, liée par la confiance. Je n'établis jamais de contrat, car il faut aussi pouvoir se libérer sans être freiné par du papier. Est-ce une exigence typiquement féminine ? Je n'en sais rien... Il me semble que les hommes avec qui je travaille ont besoin eux aussi de ces rapports de confiance. Mais c'est un luxe, je vous l'accorde, un luxe que je paie parfois très cher, auquel je tiens absolument. »

— Comment arrivez-vous à concilier vie professionnelle et vie familiale ?

« C'est une question d'organisation, de répartition des tâches. Cliché ? Peut-être, cependant, j'y crois profondément. Le fait que mes enfants sont relativement grands et que je travaille à la maison simplifie évidemment bien des problèmes. Il faut dire aussi que toutes ces années passées à l'étranger nous ont donné une certaine autonomie. Nous avons un lieu, la maison, où nous connaissons la présence des uns et des autres, mais nous avons aussi nos activités indépendemment les uns des autres. Et puis, j'ai appris à anticiper. Si j'ai un travail important à rendre, je l'annonce et ma famille respecte ma présence-absence. Puisque le travail correspond pour moi à un choix et à une nécessité, j'essaie de trouver des compromis, de m'arrêter à temps pour éviter les tensions. C'est le privilège de la femme de quarante ans de reconnaître les morceaux de puzzle dont elle est composée et de jongler le mieux possible avec, en vertu d'une connaissance qu'elle a d'elle-même et de ceux qui gravitent autour d'elle. »

Eliane Daumont

PIA ET BARBARA : DEUX BATTANTES

Barbara Weisser

Pia Travostino

Faire carrière dans le domaine de l'immobilier représente aujourd'hui un véritable tour de force tant la concurrence y est féroce, et ceci à plus forte raison pour des femmes. C'est pourtant ce qu'ont réussi à faire Pia Travostino et Barbara Weisser en créant leur propre entreprise à Montreux. Outre un capital de départ minimum, toutes deux bénéficiaient d'une formation commerciale de très haut niveau et d'une expérience professionnelle étendue.

Grâce à un labeur acharné et un courage à toute épreuve, elles peuvent aujourd'hui se féliciter du plein succès de leur entreprise. Elles totalisent à leur actif 1500 à 2000 clients de toutes les régions du globe, avec un portefeuille atteignant 800 millions ! L'éventail des problèmes qu'elles traitent est très vaste au même titre que leurs compétences : elles font à la fois dans l'achat et la vente de villas individuelles et jumelles, de chalets, d'appartements, de terrains, d'immeubles locatifs et également dans la promotion, ainsi que des expertises, des conseils immobiliers et des investissements internationaux.

Leur réussite, estiment-elles, tient principalement au fait qu'elles exercent leur profession avec passion (c'est ce qui leur a permis de vaincre une certaine incrédulité à leur égard au départ) et qu'elles font preuve au niveau de la vente de plus de sensibilité et de disponibilité que leurs collègues masculins.

« Nous devons nous adapter à une clientèle cosmopolite, explique Barbara, ce qui nécessite beaucoup de psychologie ; nous prenons toujours le temps pour nos clients... même si le temps nous manque ! Par exemple, nous avons créé un « service après vente », afin d'être toujours à l'écoute des désirs de nos clients, une fois le contrat conclu. Le fait d'être femmes nous permet peut-être aussi de donner des conseils plus nuancés sur des détails, comme les installations sanitaires. Nous avons triplé notre chiffre d'affaires de la première année, et ce qui nous réjouit beaucoup, c'est que six ventes sur dix sont faites par recommandation. »

Une autre qualité indispensable pour ce type de travail, c'est la combativité. « Exercer ce métier, c'est possible pour des femmes, dit Pia, qui a occupé de nombreux postes à responsabilité avant de se mettre à son compte, à condition d'être assez coriace (même si ce n'est pas dans votre caractère) et d'avoir la « carrure » nécessaire ».

Toutes deux reconnaissent volontiers que leur succès n'aurait jamais été possible sans un énorme investissement personnel, effectué dans des conditions de travail astreignantes, avec des journées de 12 à 15 heures de travail, samedi et dimanche compris.

« Je conçois ce métier comme un sacerdoce, dit Pia ; et il est vrai qu'il est difficile de concilier une vie familiale harmonieuse avec une vie professionnelle de cette intensité ». Elle-même a deux fils qui adorent leur mère et qui en sont très fiers. Tous deux se destinent aussi au monde des affaires !

Pia et Barbara sont conscientes que le fait de travailler à deux est un atout : « Notre collaboration est fructueuse parce que nous poursuivons un but commun et que nos personnalités se complètent ».

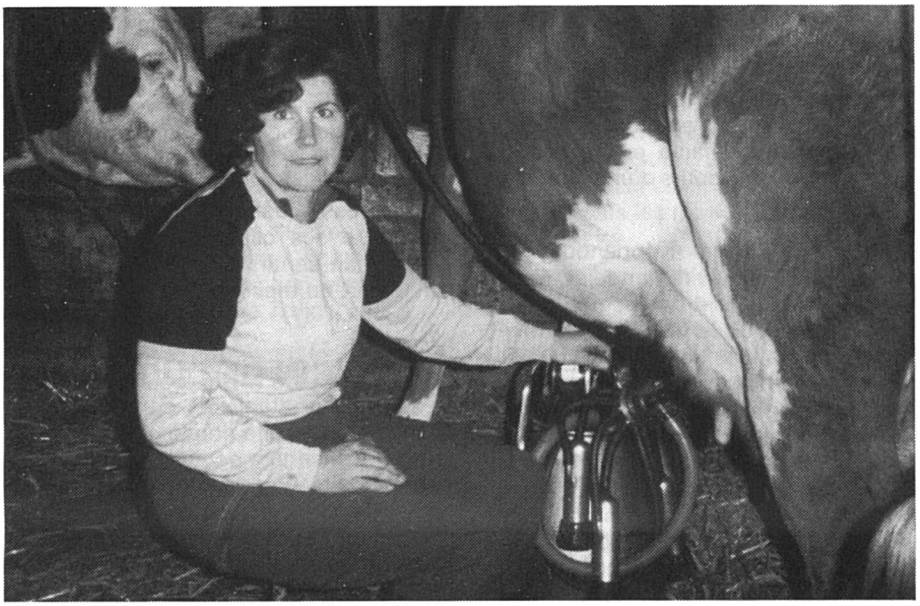
Ces deux patronnes, responsables à 100 % de leur entreprise, offrent l'image de deux jeunes femmes aussi dynamiques qu'équilibrées, créatives et pleines d'humour. Elles disent faire périodiquement leur autocritique : combien de chefs d'entreprise en font-ils autant ?

Suzanne Tissot

LOUISE : 17 HECTARES DE COURAGE

Quand Louise Fankhauser perd son mari en 1977, ses enfants ont 11, 10 et 5 ans, elle se retrouve seule responsable d'une exploitation agricole de 17 hectares (+ 3 ha loués) répartis sur trois cantons : Vaud, Fribourg, Berne.

Quatre ans auparavant, ils avaient repris tous deux le domaine du beau-père qui en restait propriétaire, et emprunté pour payer bétail et chédail ; elle avait passé son examen professionnel de paysanne et son mari celui de chef d'exploitation.



Désormais seule, Louise fait face. Les cultures n'attendent pas, ni le bétail. Elle engage un employé agricole et une apprentie-ménagère rurale (elle en a le droit puisqu'elle est titulaire du diplôme de paysanne). Son beau-père l'aidera pendant deux ans, le temps que lui donnent les habitants du village pour qu'elle renonce et vende tout.

Sept ans plus tard, Louise est toujours à la tête du domaine. Je suis allée la voir chez elle, à Faoug.

Elle a dû apprendre à faire pousser les pommes de terre primeurs ou tardives et la betterave sucrière, traiter les cultures, doser les engrais, régler le semoir, distribuer le travail au petit déjeuner, régler les différends entre les employés...

APPRENDRE TOUTE SEULE

Un de ses maîtres à l'école d'agriculture l'a aidée de ses conseils ; le reste, elle l'a appris toute seule, en lisant les modes d'emploi et les revues spécialisées, comme « Le sillon romand » ou « La Tachetée rouge du Simmental ». Car parmi les travaux de la ferme, Louise s'est aperçue que sa préférence allait à l'élevage du bétail : elle possède 45 têtes, fait partie du syndicat d'élevage de la région, participe aux cours et concours qu'il organise deux fois par an. Elle a appris à améliorer la race par des inséminations adéquates, à élever les veaux avec le lait que lui laisse le contingentement laitier. Le journal d'Avenches du 1er novembre 1983 cite la vache qui a atteint le maximum de points au Herdbook suisse en 1983 : c'est l'une des siennes. Sur les huit familles d'élevage du canton de Vaud, elle a réussi à en constituer une : la photographie de la mère et de ses six filles a paru dans « Le sillon romand ».

Et comme on n'a jamais fini de se former dans l'agriculture, elle fait partie aussi du groupe de vulgarisation du Vully qui se réunit une ou deux fois par mois en hiver et où elle se retrouve seule femme parfois parmi 500 paysans. Cela ne lui pose aucun problème, dit-elle. Les paysans de la région l'ont bien acceptée : elle a fait ses preuves.

NOUVELLES SEMENCES

Si bien même, que c'est elle qui lance les nouvelles semences dans sa région : les autres viennent ensuite juger des résultats... avant de l'imiter. Ainsi, cette année, elle a semé une dizaine de sortes de maïs pour une maison alémanique, elle a réussi à augmenter la teneur en sucre de la betterave de 16 à 17 %.

Pour tenir ses livres et ses comptes, Louise envisage de recourir à l'ordinateur : elle suivra un cours cet hiver. Toujours ce besoin d'aller de l'avant, de se perfectionner. Son fils aîné a maintenant 17 ans, il est à l'école d'agriculture ; celui de 12 ans s'intéresse à la mécanique : il y aura quelqu'un pour réparer machines et tracteurs.

Si au début, les soucis l'empêchaient de dormir, Louise a appris aussi à relativiser les problèmes, à moins s'en faire, à regarder défiler les employés les moins qualifiés... Bref, mener le domaine, ça va, mais... Mais ses beaux-parents lui ont donné son congé, elle a obtenu une prolongation de bail de 3 ans. Et après ? Elle a tellement investi d'elle-même sur cette terre qui ne lui appartient pas. Racheter à la valeur de rendement lui serait possible, mais ils refusent de vendre à ce prix. Elle ne peut pas donner plus : les bâtiments tombent en ruines, ils sont inadaptés aux machines, intransformables. Tout est si vieux qu'il faudrait tout refaire à neuf. Elle a paré déjà au plus urgent : les conduites, le fourneau. Peut-elle faire plus quand le bail est à bien plaire ? Son fils aura vingt ans dans trois ans. Que se passera-t-il alors ? Que fera-t-elle s'il se marie ?

TRAVAIL HARASSANT

Les yeux de Louise s'embuent : 7 ans de travail harassant, de renonciation à toute vie privée, à tous loisirs : le dimanche, elle a droit à quatre heures de tranquillité (les employés ont congé un dimanche sur deux), l'hiver à une semaine de ski dans le Jura (parfois). Pas de congé maladie (qui ferait son travail ?), les jours de pluie pour habiller les enfants. Elle ne s'est pas remariée pour conserver le domaine à ses enfants, elle a réalisé ce qu'elle n'aurait jamais cru être capable de faire. Et puis cet avenir bouché : elle n'a pas quarante ans.

Les étables sont pleines, un veau est né tout seul la nuit dernière. Il est encore avec la mère. Les autres ont de la place dans une autre étable. L'employé a posé une question, la réponse de Louise a été brève. Il s'est éloigné. Le ciel bas de novembre ne se reflète pas dans les flaques du chemin d'accès. Au fond du paysage, un Vully estompé de brume veille sur le lac.

Béatrice Geinoz

FEMMES ET PROFESSION

organise à Genève
un cours de recyclage
pour secrétaires
n'ayant pas travaillé
depuis plusieurs années.

Début du cours :
7 janvier 1985

Renseignements :
022/42 37 49

HELGA : LE GOUT DU DEFI

Helga Koppenburg est depuis peu directrice d'un bureau de conseils en matière de prévoyance professionnelle ; elle dirige un bureau à Lausanne (avec une collaboratrice en formation et une secrétaire) et un bureau à Zurich (avec un sous-directeur et une secrétaire).

Nous lui avons demandé quel avait été son cheminement, devinant bien qu'elle n'avait pas dû suivre une voie traditionnelle. En effet, si le métier d'actuaire est plutôt exercé par des hommes — du moins jusqu'à présent — les étapes de la formation de Helga Koppenburg sont typiquement celles d'une femme. Son père, estimant qu'une maturité est chose superflue pour une fille, l'inscrivit dans une école commerciale. Devenue secrétaire de direction, elle gravit rapidement tous les échelons possibles et se rendit compte qu'il n'y avait plus pour elle d'espoir de promotion si elle ne cherchait pas à compléter sa formation. Elle prit un poste à mi-temps et se prépara à la maturité fédérale en suivant des cours par correspondance.

ENCEINTE DE 8 MOIS

Entre temps, elle s'était mariée et attendait un enfant. Sa maturité ? Elle s'en souvient : elle était enceinte de 8 mois lors des dernières épreuve qu'elle passa à Zurich. Elle tâta de l'Université et suivit des cours à la Faculté de lettres de Bâle pendant un an. Mais c'était trop accaparant, son fils avait besoin de sa mère et Helga abandonna les études... du moins ces études-là, puisqu'elle ne tarda pas à continuer mais dans une autre voie.

Elle reprit du travail à mi-temps et, dans sa nouvelle place, elle eut affaire à des problèmes de caisse de pensions du personnel de l'entreprise, chose qui la passionna. Elle put entamer une formation dans ce domaine en suivant des séminaires et des cours d'université spécifiques.

Divorcée, Helga Koppenburg vint s'installer en Suisse romande et, tout en travaillant dans une compagnie d'assurance, elle acquit le titre d'expert diplômé en assurances de pensions. D'élève elle devint enseignante et elle se trouve maintenant parmi ceux à qui l'on fait appel pour des cours de formation continue ou des séminaires. C'est ainsi que l'Union des banques cantonales apprit à connaître et à apprécier ses compétences, et lui confia la responsabilité de l'organisme qu'elle dirige aujourd'hui.

POUR LES GRIPPES, IL Y A LE WEEK-END

« Patrick s'est toujours arrangé pour faire ses grippes ou ses rhumes pendant le week-end », répond Helga quand on lui demande si elle a rencontré des difficultés en tant que mère ; c'est une boutade, peut-être, mais les choses se passent très bien avec Patrick qui, à 12 ans, est très autonome.

Des problèmes, en tant que femme face à des employés, à des clients, à des stagiaires de cours, il n'y en a pas, nous dit-elle.

Ses secrétaires, elle a pu les choisir et n'a pris que des personnes avec qui elle sentait qu'elle allait pouvoir travailler ; son sous-directeur s'occupe d'un domaine technique très particulier et, pour le reste, il apprécie les connaissances de sa directrice.

Les clients qui se recrutent parmi les responsables d'entreprises occupant 50 employés et plus ne sont pas étonnés d'avoir affaire à une femme ; l'important pour eux est d'obtenir des renseignements précis sur les obligations qui découlent de la nouvelle loi sur la prévoyance professionnelle ; ces entreprises ont déjà un système de prévoyance qu'il s'agit d'adapter aux nouvelles normes et le bureau de Helga Koppenburg leur prépare un projet « à la carte », adapté à chaque cas ; ces clients donc savent reconnaître ses capacités et ne lui ont jamais fait sentir qu'ils auraient préféré un expert au masculin.

UN BRIN DE CURIOSITE

Quant aux stagiaires de cours ou de séminaires qu'elle donne occasionnellement, ils viennent peut-être avec un brin de curiosité voir comment une femme peut s'en tirer dans des sujets tout de même assez difficiles. Dès qu'ils constatent que la matière est maîtrisée, il n'y a plus de problème. Helga nous dit bien que la première fois qu'elle a dû s'exprimer devant 30 personnes, elle n'en a pas dormi pendant plusieurs nuits, mais maintenant, parler devant 200 personnes (des hommes surtout) ne lui fait plus peur et comme elle aime relever les défis, elle considère ce genre de performances comme autant d'obstacles à vaincre pour se prouver à elle-même qu'elle en est capable. C'est d'ailleurs dans le même esprit qu'elle a affronté toutes les étapes de sa formation.

Simone Chapuis

ABONNEZ-VOUS !
POUR LE RECEVOIR CHEZ VOUS 1 année **Fr. 38.—**

NOM : Prénom :

Adresse :

N° postal et lieu :

J'ai eu ce journal : par une connaissance ☐ Au kiosque ☐

A renvoyer à FEMMES SUISSES, case postale 323, 1227 Carouge

LES RESTAURANTS SANS ALCOOL

UNE « BONNE ŒUVRE » BIEN GEREE

Des femmes créatrices d'entreprises ? Le phénomène n'est pas aussi récent qu'on pourrait le supposer. Il y a presque cent ans, à Zurich, un groupe de femmes réunies dans le Frauenverein lançaient les restaurants sans alcool, qui existent encore aujourd'hui. Frauenverein, restaurants sans alcool : deux mots qui ont suscité bien des moqueries, jusques et y compris la fameuse chanson de Gilles. Et pourtant, ces pionnières méritent qu'on se souvienne d'elles. Nous sommes allées en parler avec les actuelles responsables de l'entreprise, à Zurich.

— Pourquoi et comment les restaurants sans alcool ont-il été créés ?

— Avec l'introduction de la liberté de commerce dans la constitution de 1874, les cabarets se sont multipliés et l'alcoolisme est devenu un fléau social. Dans les restaurants, on devait consommer vin ou bière. Les Suisses absorbaient 11 litres de schnaps par an et par tête d'habitant, plus 55 l de vin et 37 de bière. Les psychiatres, les pasteurs, la Société suisse d'utilité publique ont alerté l'opinion.

C'est alors que quinze Zurichoises ont ouvert un premier restaurant où on servait thé, café et bientôt jus de pomme au lieu d'alcool. Leur but était d'offrir en même temps des repas bon marché (dès 40 centimes !..) mais d'une composition équilibrée. D'ailleurs, le FV a toujours eu le souci d'aider à promouvoir une alimentation saine. Ainsi, l'association s'appelait à sa création en 1894 « pour la tempérance et le bien-être du peuple ».

— C'était en somme une « bonne œuvre » comme les femmes en ont tant fondé ?

— Oui et non. Le FV a voulu à la fois agir sur la société, rendre un service, mais mener son entreprise sur la base d'une bonne gestion. Il paie des impôts et ne reçoit aucune subvention, il fait des bénéfices mais les réinvestit pour développer l'affaire.

En outre, il a d'emblée assuré une vraie formation professionnelle à son personnel et lui a proposé des loisirs éducatifs, leçons de gymnastique et de couture par exemple. Dès 1904, il a créé une caisse de retraite. Il a toujours été en avance sur son temps en ce qui concerne les conditions de travail, les congés, les vacances, le temps partiel, pour répondre aux besoins des femmes.

Karl der Große, Kirchgasse 14, le jour de son ouverture en 1898

— Quel a été l'écho dans la population ?

— Très positif dès le début. Cinquante ans après sa création, le FV exploitait à Zurich 15 restaurants, 3 hôtels et 4 cafeterias. Il employait plus de 500 personnes. Il était en mesure d'organiser de vastes cantines lors de grandes expositions comme les deux SAFFA. A l'Exposition Nationale de Zurich en 1939, il a servi presque un million et demi de clients. Son exemple a été repris dans plusieurs villes suisses et à l'étranger. Pendant la première guerre, il a lancé les maisons du soldat, qui maintenant, vu leur nombre, sont une entreprise autonome (Volksdienst, Département social romand).

On ne peut pas parler du succès du FV sans rappeler le nom de Mme Orelli, qui en a été l'âme dès le début et pendant 25 ans. Elle a d'ailleurs été la première femme à recevoir un doctorat h.c. de l'Université de Zurich (médecine). Elle a été honorée d'un timbre Pro Juventute en 1945.

— Quelle est la situation actuelle ?

— Certaines conditions ont changé : il y a en ville de nombreux cafés avec une patente sans alcool ; les boutiques « fastfood » nous font concurrence, et partout on peut se faire servir sans consommer d'alcool. Nos propres restaurants jouent un rôle moins important qu'autrefois. En revanche, le FV ravitaille 21 cafeterias à l'université et dans les écoles secondaires, c'est une tâche considérable.

— Les femmes sont-elles restées maîtres de l'entreprise malgré son développement ?

— Jusqu'à récemment la direction était entièrement féminine, qu'il s'agisse du conseil d'administration, de la gestion centrale ou des restaurants. Malheureusement, ces dernières années, on n'a plus trouvé assez de femmes ayant la formation nécessaire et disposées à s'engager. Maintenant, une partie des responsabilités aux divers niveaux est assumée par des hommes.

Pourtant, le FV est encore présidé par une femme : Mme Rosemarie Michel, qui est aussi présidente de la Fédération mondiale des femmes de carrières libérales et commerciales (250 000 membres).

— L'esprit a-t-il changé avec la participation masculine à la direction ?

— Peut-être y a-t-il un déplacement des accents. Le côté commercial a pris plus d'importance par rapport à l'aspect social, prépondérant jusqu'alors. Mais peut-être que c'est inévitable aujourd'hui ?

Propos recueillis par
Perle Bugnion-Secretan